

Chapitre 4

Ce fut un vendredi matin du mois de février que la nouvelle tomba. L'un des collègues de Thierry, qui devait animer un stage à l'Institut français d'Athènes, lui annonça tout de go sa défection : sa femme, prise d'un malaise cardiaque, avait été hospitalisée la veille ; il craignait le pire et ne pouvait, en conséquence, s'éloigner de Paris. Le Secrétaire général était pris de court. Il n'est pas aisé, même à Paris, de trouver, en vingt-quatre heures, un spécialiste de phonétique contrastive entre le grec et le français. Lui-même connaissait parfaitement la question, mais il se refusait à revoir la Grèce... et Dimitra !

Il eut beau se démener comme un beau diable, téléphoner dans tous les azimuts, il ne trouva personne de disponible. Le samedi, il dut réviser sa décision. Il ne pouvait pas décevoir, à quarante-huit heures du stage, déclarer forfait. A Athènes personne ne comprendrait, et il risquait de ternir la réputation de sa maison. L'après-midi, malgré lui, il se retrouva sur les Champs-Élysées, dans les bureaux d'Air France. Il prenait son billet pour la Grèce... La voix de l'hôtesse annonçant la fin du vol l'interrompit dans son travail. Il nota que le temps était beau mais la température fraîche pour un mois de février, et regretta un instant de n'avoir emporté que des vêtements de demi-saison.

Heureusement, il ne craignait pas le froid ! Un voyage agréable, la satisfaction d'avoir réussi à boucler son travail de préparation, la perspective d'un week-end ensoleillé, semblaient avoir eu raison de son appréhension à revoir Athènes. Et ce fut d'un pas résolu qu'il quitta l'avion pour gagner l'aéroport.

Il y retrouva avec plaisir l'atmosphère fiévreuse et bon enfant des aéroports méditerranéens. Les policiers au coup de tampon lymphatique ignorant la longueur des files d'attente, la foule cosmopolite et bruyante à la recherche de ses bagages, les douaniers indolents indifférents à l'agitation des voyageurs pressés de quitter les lieux.

A la sortie, un chauffeur de l'Institut, une pancarte à bout de bras portant le nom de Thierry, l'attendait. Celui-ci le rejoignit, se présenta et lui confia sa valise. Tous deux gagnèrent le véhicule diplomatique. La voiture prit la direction du centre-ville, et plus précisément celle du quartier de Pangrati où le Service culturel de l'Ambassade de France avait réservé une chambre à l'hôtel Caravel.

Le trajet prit presque une heure que Thierry mit à profit pour renouer avec une langue un peu rugueuse dont il connaissait tous les secrets, même si son inaptitude à articuler certains sons gutturaux le signalaient invariablement comme étranger à ses interlocuteurs.

Les Hellènes sont d'incorrigibles bavards et d'éternels râleurs. Habilement questionné par son passager, le chauffeur égrena, sans se faire prier, une longue litanie de jérémiades : la vie dans la capitale était désormais insupportable en raison de la cherté des produits, des bas salaires, des embouteillages et de la pollution grandissante. Le pays était devenu ingouvernable. A cause du néphos, élevé au rang de divinité infernale, chaque voiture n'a accès au centre-ville qu'un jour sur deux selon que le numéro de la plaque d'immatriculation se termine par un chiffre pair ou impair, système qui compliquait singulièrement le travail des chauffeurs comme lui. Heureusement, on l'avait logé dans un quartier encore ignoré de la pollution. Situé à quelques centaines de mètres de l'élégant Hilton, le Caravel ne se singularise pas par son architecture. Grosse masse rectangulaire, il participe avec son béton à la défiguration de l'une des plus belles villes de l'Antiquité. La porte tambour franchie, le touriste est immédiatement séduit par le confort cossu et anglais du lourdaud palace : vaste hall meublé de profonds fauteuils de cuir, galeries de boutiques respirant le bon goût, comptoir de réception habillé de bois exotique.

Derrière le comptoir, une équipe de polyglottes - comme seule la Grèce en possède - se tient jour et nuit, polie sans être servile, à la disposition du client.

On y attendait Thierry et, les formalités d'usage expédiées, un jeune groom prit le relais du volubile chauffeur pour le conduire à sa chambre, et y déposer son bagage. Thierry, dans un geste naturel, ouvrit la fenêtre qui donnait sur un square déjà illuminé. Tout autour de la place, encore ceinturée d'acacias - un vrai luxe pour la capitale -, il apercevait les employés des restaurants s'activer dans les salles autour des feux de bois. Le spectacle le fit sourire. " Athènes restera toujours Athènes ", se dit-il. Il eut une pensée ironique pour le chauffeur de l'Institut. " Malgré la crise, la cherté de la vie, les Grecs seront encore nombreux à sortir ce soir. Ils ne se résigneront jamais à changer leurs habitudes ! ".

Il prit une douche rapide, troqua son vêtement de tweed avec lequel il avait voyagé contre un costume de flanelle plus léger, et décida de descendre prendre un métrio, c'est-à-dire un minuscule café, moyennement sucré et servi avec le marc, que les Occidentaux appellent café turc au grand dam des Hellènes qui y voient un café grec.

A la sortie de l'hôtel un air vif, sec, le piqua au visage et il releva le col de sa veste. Il n'avait pas pris sa gabardine et le regrettait. A grandes enjambées, pour se réchauffer, il gagna le kiosque du square où, derrière une pile de magazines, un vieillard disparaissait engoncé dans une canadienne, le cou entortillé dans une épaisse écharpe de laine, la tête recouverte d'une immense casquette qui ne laissait voir que des yeux fatigués.

Thierry lui acheta Apoghevmatini, le quotidien du soir, le glissa sous son bras, et se mit à la recherche d'un café de quartier, établissement souvent vieillot, bruyant, enfumé, fréquenté uniquement par des habitués et ignoré des touristes. Thierry appréciait ce genre d'endroit, dernière relique de l'authenticité locale, où l'on joue aux cartes, au jacquet, aux dominos, où une foule de besogneux au verbe haut rêve, la journée achevée, d'un monde nouveau qui, un jour, les transformera en riches armateurs. Aucun d'eux ne gagne plus de mille euros par mois, mais chacun parle de dizaines de millions !

Toujours en quête d'un café du commerce athénien, il enfila la rue Iophontos, tourna à droite. Machinalement il s'arrêta, leva les yeux. Il se trouvait rue Kritonos. Il reprit sa marche et entreprit de descendre la rue. A cette heure-là, et avec cette bise agressive, le quartier était désert. Thierry y cherchait en vain un passant qui pût le renseigner.

* * *

Soudain, une silhouette frêle se détacha de la pénombre. Une femme coiffée d'un foulard se hâtait de rentrer chez elle. Résolument, Thierry se dirigea vers elle, un sourire de circonstance sur les lèvres. Arrivé devant elle, il s'apprêtait à la héler poliment quand son regard croisa celui de l'inconnue. Son sourire se figea. Il ouvrit la bouche mais sa gorge se noua et il fut dans l'incapacité d'articuler le moindre mot !

Instinctivement, il ouvrit ses bras et la femme, pétrifiée elle aussi, s'y réfugia. La scène était surréaliste : ils étaient seuls, enlacés, étrangers à la nuit qui tombait indifférente, au vent surnois qui soufflait, uniques témoins de leurs retrouvailles.

" Dimitra ! laissa échapper Thierry.

- Thierry ! - un long moment s'écoula avant qu'elle n'ajoutât - que fais-tu, ici, dans cette rue, à cette heure ?

- Le hasard - et il ajouta en grec - i tikhi mas, notre destin !

" Il regarda tendrement la jeune femme dont les yeux brouillés trahissaient l'émotion. A cet instant, il sut qu'elle l'aimait, qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer malgré le long silence qu'elle lui avait imposé en ne répondant pas à ses lettres, malgré l'accueil glacial qu'elle lui avait réservé au téléphone.

Il n'osa pas lui demander où elle se pressait à cette heure-là, et préféra lui dire :

" Connais-tu un café où nous pourrions bavarder tranquillement ? -

Allons chez moi. Nous y serons plus à l'aise. J'habite tout près. " Résolument, elle leva le bras pour le passer sous le sien, et l'entraîna à quelques mètres de là, au numéro 14 de la même rue. Elle fouilla dans son cartable pour y prendre ses clés et le précéda dans l'immeuble pour allumer la minuterie.

Comme à chaque fois qu'il entrait dans un immeuble grec, même modeste, Thierry fut étonné par la magnificence du hall : sol pavé de marbre gris strié de porphyre, murs tapissés jusqu'à mi-hauteur de marbre blanc moucheté de noir. Du marbre partout. Ainsi, les bâtisseurs du XXI^e siècle perpétuaient à leur façon les traditions architecturales de leurs glorieux aînés du Ve siècle avant Jésus-Christ.

Dimitra habitait au premier étage un appartement spacieux, ceinturé par deux balcons qui donnaient respectivement côté salle à manger, sur la rue Kritonos, et côté chambres, sur une cour intérieure. Cette ingénieuse disposition, commune à nombre d'appartements athéniens, permet une libre circulation de l'air les jours de canicule...

Le samedi, tôt dans la matinée, Thierry au volant d'une voiture de location, passa prendre Dimitra chez elle. Elle était déjà prête. Vêtue d'un jean et d'un pull à col roulé qui moulait son corps d'adolescente, ses longs cheveux serrés à mi-hauteur par un foulard de soie, elle rayonnait d'un bonheur tout neuf, à l'image d'un ciel pur débarrassé de tout nuage. Elle sauta dans la voiture et le couple prit la route de Thessalonique pour se rendre à Delphes. Situé à environ deux cents kilomètres d'Athènes, ce haut lieu de l'esprit grec mériterait d'être répertorié au mince catalogue des sept merveilles du monde. C'est en effet là, sur un contrefort du Mont Parnasse que les Grecs de l'Antiquité accrochèrent un sanctuaire où Zeus, le roi des dieux de l'Olympe, parlait par la voix d'Apollon. L'immensité du site, la majesté orgueilleuse des champs de ruines, et notamment ceux du temple d'Apollon, témoignent jusqu'à aujourd'hui de l'empressement de millions de pèlerins qui, des siècles durant, y vinrent consulter la célèbre Pythie pour connaître leur avenir.

C'est ce site prédestiné qu'avaient choisi Thierry et Dimitra pour y cacher leur amour, le temps d'un week-end. Etait-ce pour renouer avec l'escapade d'Epidaure dont ils gardaient l'un et l'autre un inoubliable souvenir ? Etait-ce pour y interroger les cendres de la Pythie et renouer avec une tradition millénaire ?

Poussés par leur instinct, parent pauvre de la destinée, ils roulaient vers Delphes, heureux collégiens en rupture d'école, bien décidés à profiter de leurs vacances.

Arrivés à destination, ils choisirent de séjourner à l'hôtel Phoebos, préférant l'authenticité de ce modeste établissement au luxe ostentatoire des palaces internationaux venus troubler la quiétude d'Apollon.

Une mince pellicule de neige avait recouvert la petite ville et en confortait sa noblesse naturelle. Ce n'était que silence, beauté, majesté.

Tandis que le fils de l'hôtelier montait leur modeste bagage, celui-ci leur offrit un cognac pour les réchauffer. Tous trois choquèrent leurs verres et l'aubergiste, en paysan avisé du Parnasse pour qui les clients étaient d'abord des amis, sut trouver les mots de bienvenue qui mirent ses hôtes à leur aise.

Le déjeuner expédié, le couple chaudement vêtu partit escalader les pentes où sont essaimés les vestiges de la splendeur de la ville antique. En cette saison, les touristes étaient rares, et il leur semblait qu'Apollon lui-même n'avait ouvert rien que pour eux les portes de sa maison. Main dans la main, insensibles au froid, ils empruntèrent la voie sacrée qui serpente à travers les sanctuaires, gagnèrent le temple censé abriter l'omphalos, ce centre du monde des Anciens qui rayonnait sur l'ensemble des pays grecs. Au moment où ils atteignaient l'emplacement du manteion - la pièce souterraine où la Pythie rendait ses oracles -, un aigle royal apparut dans le ciel, décrivit sur leurs têtes une large parabole, les salua d'un battement d'aile avant de

s'éloigner en direction du théâtre. Les deux amoureux levèrent la tête, contemplèrent longuement l'oiseau de Zeus, et tous deux surent en cet instant que le maître de l'Olympe, par ce signe, leur donnait sa bénédiction. Ils se regardèrent les yeux dans les yeux, s'étreignirent et échangèrent un long baiser, répondant ainsi à l'invitation du maître du lieu, indifférents au magnifique coucher de soleil qui faisait danser des paillettes de lumière sur la neige déjà endormie.

Enlacés, ils regagnèrent l'hôtel, changèrent de vêtements et s'installèrent au salon devant une vaste cheminée où flambaient de grosses bûches d'olivier. Ils croyaient être seuls mais très vite, dans la petite pièce mal éclairée, ils distinguèrent une forme recroquevillée plus qu'assise sur un tabouret à trois pieds : une petite vieille, toute vêtue de noir, les observait à la dérobée. Personne ne parlait, et le silence ne fut rompue que par l'arrivée de la serveuse venue apporter les deux cafés qu'ils avaient commandés. Celle-ci aperçut la vieillarde, sembla vouloir lui adresser la parole - sans doute pour la chasser -, se ravisa, et sortit après avoir déposé les tasses sur la table basse du salon. Le silence retomba et le couple but le café brûlant à petites gorgées, le regard plongé dans le jeu des flammes du foyer.

Soudain l'inconnue se leva et, son tabouret à la main, s'approcha de Dimitra. Elle posa son trépied près de la jeune femme, s'y assit et le plus naturellement du monde lui demanda : " Tu veux que je lise ton avenir ? " ...